

Luis
Sepúlveda
**La folie
de Pinochet**

Métailié 

LA FOLIE DE PINOCHET

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Vieux qui lisait des romans d'amour
Le Monde du bout du monde
Un nom de torero
Le Neveu d'Amérique
Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre
Journal d'un tueur sentimental
Yacaré/Hot Line
Les Roses d'Atacama

LUIS SEPÚLVEDA

LA FOLIE DE PINOCHET

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par François Gaudry*

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2003

Titre original : *La locura de Pinochet*
© Luis Sepúlveda, 2002
by arrangement with Dr. Ray-Güde Mertin, Literarische Agentur,
Bad Homburg, Germany
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2003
ISBN : 978-2-86424-804-0
ISSN : 0291-0154

Les articles qui composent ce livre ont été écrits entre le 16 octobre 1998, date de l'arrestation de Augusto Pinochet en Angleterre, et la fin de 2002. Ils ont été, pour la plupart, publiés dans *La Reppublica* en Italie, *El País* et *El Periódico de Catalunya* en Espagne, *Página 12* en Argentine, *TAZ* en Allemagne, *Le Monde diplomatique* au Chili et *Le Monde* en France.

JOURNÉES DE LUTTE

J'étais sur une autoroute italienne quand j'ai appris l'arrestation de Pinochet* et, passé l'instant de joie, je me suis dépêché d'appeler ma compagne. Je voulais entendre sa voix. Je souhaitais qu'elle ne soit pas au courant, que ce soit moi précisément qui lui apprenne cette magnifique nouvelle, mais à peine eut-elle décroché que je perçus sa respiration altérée, son incrédulité, sa satisfaction, les tourbillons de souvenirs qui la ramenaient dans l'enfer de la Villa Grimaldi, à notre jeunesse abrégée d'un coup de griffe.

– On va devoir dresser un monument au juge Garzón, dit-elle d'une voix émue.

– Il y aura de longues journées de lutte pour obtenir qu'on extrade Pinochet en Espagne, répondis-je, et dès que j'eus raccroché, je me souvins que le 11 septembre 1973 nous avions aussi parlé de longues journées de lutte jusqu'à la victoire contre les putschistes et le retour à la normalité démocratique du Chili.

* 17 octobre 1998. (NdE)

Cette lutte eut bien lieu et elle fut très dure. Pinochet, la droite chilienne et le département d'État américain, dirigé par Henry Kissinger, eurent recours à la cruauté, la torture, les disparitions, l'exil, la mort. Nous n'eûmes que le courage et les victimes.

Et elle fut longue cette lutte, au Chili et en exil. Les camarades de la résistance intérieure ne laissèrent pas un seul jour de répit à la dictature. Tandis que des dirigeants pusillanimes négociaient une sorte de nouveau modèle inspiré du *Guépard*, où tout devait changer pour que tout reste pareil, les résistants socialistes, communistes, chrétiens de gauche, du MIR et du Front patriotique Manuel Rodríguez se chargèrent de rappeler au dictateur, pendant seize ans, qu'il affrontait une dignité inspirée du Comte de Monte-Cristo, dont la devise *Ni oubli ni pardon* serait adoptée et maintenue, et ce malgré les efforts claudicants de ceux qui négociaient un retour à la normalité démocratique, retour que le dictateur n'accepta que lorsque, malgré les assassinats et les disparitions systématiques, il se vit affaibli face à un peuple qui résistait.

Pinochet fut arrêté à Londres pendant le mandat d'Eduardo Frei, le deuxième président "démocratique" post-dictature, dont la gestion se caractérisa par le fait de n'avoir pas touché aux atroces lois de la tyrannie et par le maintien de pactes passés avec Pinochet dans le dos du peuple. Il fut alors évident que ce serait le gouvernement chilien lui-même qui défendrait le tyran avec acharnement et s'opposerait à son extradition en Espagne.

Finalement, Pinochet a réussi à berner la justice et il est rentré au Chili glorieux et triomphant. Mais il ne s'attendait pas à ce que l'exemple du juge Garzón fût suivi par d'autres juges chiliens, et ses défenseurs se virent obligés de recourir à la plus misérable des astuces, le déclarer malade mental, fou, pour le soustraire une fois de plus à l'action de la justice.

Sa détention à Londres fut marquée par des journées de lutte inoubliables. Les piquets aux abords de la clinique où il était détenu accomplirent un tenace et infatigable travail d'information qui raviva la solidarité mondiale avec le peuple chilien et sa soif de justice.

Ce livre contient une sélection d'articles écrits pendant ces journées de lutte, ils furent publiés dans des journaux et des revues du monde entier, reproduits sur des milliers de sites Internet, lus dans les radios chiliennes et imprimés en tracts distribués dans les rues de Santiago. Avec Ariel Dorfman, nous avons assumé la responsabilité de répondre aux infamies de la droite chilienne et aux absurdités et mensonges du gouvernement. Nous avons fait de l'agitation, nous avons écrit des articles délibérément dérangeants et subversifs, car la vérité est toujours subversive.

Nous reconnaissons avec amertume que nous n'avons pas réussi à faire extraditer Pinochet en Espagne, où l'attendait un procès équitable, avec toutes les garanties dont ses victimes avaient été privées. Mais je suis sûr que nos articles ont été appréciés par ceux qui ont souffert, par ceux qui souffrent, par ceux qui gardent l'espoir et répètent qu'un autre monde est possible.

UN HABITANT DE MA MÉMOIRE

Pendant les presque deux années où Pinochet fut détenu à Londres, les efforts du juge espagnol Baltasar Garzón ouvrirent une minuscule fenêtre au plus légitime des espoirs : il pouvait être jugé pour ses crimes plus qu'évidents. Mais finalement il n'en fut pas ainsi et, scandaleusement soutenu par le gouvernement chilien, il rentra au pays, glorieux et triomphant. Une fois de plus le criminel est resté impuni. Une fois de plus on a craché sur la mémoire des victimes.

De ces victimes il ne reste que des lambeaux de souvenirs, d'obstinés souvenirs qui résistent à être effacés par des chèques ou des hypothèses sur l'avenir. On sait très peu de choses sur ces hommes et ces femmes, comment et quand ils furent assassinés, et leurs corps disparus pèseront comme une malédiction sur le Chili jusqu'à ce qu'ils soient retrouvés. Mais il nous reste leur mémoire et leur exemple ineffaçable.

Parler ou écrire sur l'une de ces victimes, c'est le faire au nom de toutes. C'est ce que je ressens en écrivant sur un garçon qui rejoignit la garde personnelle de Salvador Allende, un membre du GAP, le Groupe des amis personnels

du président martyr qui assumèrent jusqu'aux ultimes conséquences la protection et la sécurité d'un homme intègre, honnête et nécessaire.

Oscar Lagos Ríos avait vingt et un ans le 11 septembre 1973. C'était un ouvrier issu d'une famille humble, comme toutes celles qui habitaient à Villa Las Dalias, à La Granja, au sud de Santiago. Deux jours avant, et avec un mois de retard – il était né le 8 août 1952 –, il avait fêté sa majorité avec ses parents et ses frères. Gâteau à la confiture de lait et à la noix de coco râpée, et une bouteille de cidre que déboucha le père, tout fier de son rejeton socialiste. Le lundi 10, il rejoignit les rangs de la garde présidentielle et le matin du 11, qui changea nos vies, il escorta le camarade président, de son domicile de la rue Tomás Moro jusqu'à La Moneda.

J'avais fait sa connaissance un matin de février 1971. Six mois plus tôt, une usine de déshydratation et d'exportation de fruits, la COAFRUT, installée à Puente Alto, avait été "prise", occupée par les ouvriers qui, excédés de travailler pour des salaires misérables, privés de leurs droits par mille subterfuges, avaient expulsé patrons et contremaîtres, sans toutefois interrompre la production. A cette époque, tous les "cadres politiques", c'est-à-dire les militants de l'Unité populaire capables d'assumer des responsabilités, devaient accepter des tâches qui dépassaient parfois leurs compétences et représentaient un défi à la capacité créatrice qui caractérisa les mille jours du gouvernement populaire. C'est ainsi qu'après la publication dans le Journal officiel d'un décret me nommant délégué, représentant de l'État dans

une entreprise, je me présentai aux ouvriers de la COAFRUT pour exercer cette responsabilité.

Ce ne fut pas facile de pénétrer dans les bâtiments. Des carabiniers redoutant la toute-puissance des patrons et des sbires armés, payés par l'extrême droite, tentèrent de s'opposer à l'accomplissement d'un acte légal. Décret officiel à la main, j'exigeai d'un sous-officier des carabiniers qu'il fasse respecter la loi et me laisse entrer. Le militaire se contenta de regarder les patrons sans savoir que faire. C'est alors qu'un piquet d'ouvriers armés de leurs outils de travail, pelles, bêches, marteaux, m'ouvrit le passage. Ils étaient commandés par un garçon grand et costaud, aux cheveux cuivrés, qui me tendit la main et me salua par un inoubliable : "Bienvenu, camarade délégué !" C'était Oscar Lagos Ríos, un ouvrier de cette entreprise.

Nous refermâmes les portes. A l'intérieur, loin d'un climat insurrectionnel, on respirait une saine atmosphère de travail. Le jeune ouvrier me détailla rapidement les caractéristiques des installations, les particularités de la production et sa destination finale, et me remit une liste des besoins les plus pressants. Tous concernaient les paiements en retard : gazole, électricité, eau, investissements. En dernier lieu venaient les salaires impayés depuis des mois.

Oscar Lagos Ríos, qui était secrétaire du syndicat, m'expliqua qu'ils étaient tous conscients de l'état financier de l'entreprise et qu'ils n'aspiraient à rien de plus qu'au salaire minimum convenu entre la Centrale unique des travailleurs et le gouvernement populaire, et que le plus important était

de continuer la production car les exportations généraient des devises pour le pays.

Nous commençâmes à produire en nous fixant des quotas qui, une fois atteints, nous remplissaient de fierté. Nous déshydrations des fruits dont la saveur était appréciée par les bouches européennes, car nos principaux clients étaient des fabricants de glace en Europe. Les meilleures prunes du Chili se transformaient en boutons ridés qui, une fois réhydratés, retrouvaient leur doux arôme enveloppant.

Outre l'unité centrale, l'entreprise comptait un immense atelier de menuiserie, où l'on fabriquait les caisses, et plusieurs hectares plantés de pruniers donnant de gros fruits sombres et parfumés. On travaillait dur ici, et pendant les pauses on discutait de tout. Ces ouvriers et paysans ne possédaient pas grand-chose, mais ils le partageaient avec leurs camarades des grands vignobles voisins, des paysans qui eux aussi en avaient assez de l'exploitation et occupaient leurs lieux de travail dans l'attente d'une intervention du gouvernement d'Unité populaire, leur gouvernement.

Pendant une de ces pauses je fis la connaissance des deux sœurs et du frère cadet d'Oscar Lagos Ríos. Tous les quatre étaient d'une beauté troublante. Dans un pays où prédominent les cheveux noirs, on remarquait la blondeur de miel des sœurs et le cuivré des hommes. Et tous les quatre regardaient le monde à travers leurs pupilles qui passaient rapidement du marron à un vert doux et transparent.

Le soir, nous faisons des lectures, et la sœur aînée, Ria, plus que lire, vivait pour nous les contes de Coloane, de

Manuel Rojas, de Jack London ou de Maxime Gorki. Oscar aimait ses frères et l'on notait sa passion protectrice surtout lorsqu'il se livrait à des calculs mentaux pour planifier son temps, car à ses responsabilités d'ouvrier, de dirigeant syndical et de militant de la Jeunesse socialiste, s'ajoutait celle d'aller chercher ses sœurs et son frère à la fin des cours du soir du lycée de Puente Alto. Travailler, étudier, avancer : tel était notre mot d'ordre révolutionnaire.

Oscar Lagos Ríos était fier d'être un militant. De la route où les bus déposaient les travailleurs jusqu'à l'entreprise, il y avait un chemin de terre de cinq kilomètres. Les pluies le transformaient en un bourbier où l'on se déplaçait avec difficulté. Par temps sec, les travailleurs avançaient dans des nuages de poussière qui obligeaient à marcher les yeux fermés, et à ces difficultés naturelles nous devons ajouter la présence constante de provocateurs qui sillonnaient le chemin avec leurs véhicules tout-terrain, couvrant les ouvriers de boue ou de poussière, ou les menaçant avec des armes à feu qu'ils brandissaient impunément. Mais Oscar marchait toujours en tête de la colonne et avant de la voir apparaître on entendait les voix qui chantaient pour se donner du courage. Un jour, lassé des provocations, je décidai que notre vieux tracteur Mack, que nous équipâmes d'une plate-forme, attendrait les ouvriers à l'arrêt de bus. Oscar s'y opposa, alléguant que c'était une dépense inutile et que le chemin était plat. Il ne fut pas facile à convaincre, mais je le vis ensuite rire et chanter à bord de notre "Potemkine", ainsi que nous avons baptisé notre moyen de transport.

Oscar Lagos Ríos avait des rêves dont il lui arrivait de parler : il aurait aimé être pilote de Formule 1, et il était du reste un formidable mécano. Il songeait aussi à faire des études d'ingénieur agronome, comme il me le confia un soir chez ses parents, lors d'une fête familiale. A la COAFRUT se joignit à nous un autre camarade exemplaire, Leopoldo Baudet, un agronome qui faisait des journées de dix-huit heures et plus pour aider les paysans du secteur. Oscar admirait son travail, la passion avec laquelle Leopoldo examinait la terre, les plantes et les arbres.

D'une certaine manière, je me suis toujours senti responsable de ce qui est arrivé à Oscar. Il ne s'agit pas de remords, chacun savait très bien où il mettait les pieds et se comportait en conséquence.

Pendant la visite de Fidel Castro au Chili, je rejoignis provisoirement les rangs du GAP, avec plusieurs camarades du comité régional Cordillera, du parti socialiste. Il fallait veiller à la sécurité des ministres et des invités. Après cette collaboration avec les camarades chargés des problèmes de haute sécurité, je m'occupai de celle du parti, qu'il fallait renforcer à mesure que se développaient la sédition fasciste et les tentatives de déstabilisation. Par décision du parti, nous commençâmes à former, à la COAFRUT, des militants à des tâches de sécurité qui se verraient très vite justifiées. L'un d'eux était Oscar Lagos Ríos.

Avec mes camarades du comité régional Cordillera, et particulièrement ceux de la section de Puente Alto, nous dûmes, à trois reprises, défendre à coups de feu la station

d'eau potable de Vizcachas, que voulaient dynamiter les fascistes du mouvement Patrie et Liberté, dont le "führer", un terroriste nommé Pablo Rodríguez, dirige encore la défense de Pinochet. Lors d'une opération menée sous les ordres du poète Sergio Leiva, assassiné en 1973, nous empêchâmes, par les armes, que plusieurs canaux d'irrigation, qui alimentaient les vergers fournissant Santiago en légumes, soient empoisonnés avec des toxines de fabrication nord-américaine, comme le prouvèrent les récipients que la presse montra à qui voulut bien les voir, et c'est également par les armes que nous empêchâmes les séditieux de s'emparer de plusieurs tonnes de dynamite de la mine El Yeso. Oscar Lagos Ríos participa à toutes ces actions, comme à bien d'autres, et s'y distingua.

A la fin de 1972, la sédition agissait dans une impunité croissante et il devint nécessaire de renforcer le dispositif de sécurité autour de nos dirigeants, particulièrement de notre cher camarade président, aussi la direction du GAP demanda-t-elle l'incorporation des meilleurs militants. J'exerçais à l'époque des responsabilités au sein de la section Ramón Núñez du parti socialiste et il m'en coûta beaucoup d'autoriser Oscar à nous quitter pour accomplir des tâches plus importantes.

Un jour, on écrira la véritable histoire de ces journées ; un jour, j'écrirai sur ces années heureuses d'engagement et de dévouement total, je parlerai de ces plans qui délimitaient une zone libérée, de Puente Alto jusqu'à la cordillère, pour résister aux putschistes. Nous ne fûmes pas loin d'y arriver,

nous avions tout, sauf les armes. Et ce fut dans ces moments-là que nous regrettâmes l'absence d'Oscar, sa ténacité, sa volonté et son courage.

Le 11 septembre 1973, Oscar Lagos Ríos était à La Moneda. Il avait une kalachnikov et cent vingt balles. Il avait vingt et un ans et pris la décision de rester aux côtés du camarade président. Allende laissa libres de partir ceux qui souhaitaient le faire. Aucun membre du GAP n'abandonna son poste.

Oscar Lagos Ríos fut vu pour la dernière fois au régiment Tacna de Santiago. Blessé à La Moneda, il fut, avec d'autres membres du GAP, brutalement torturé par la soldatesque. Les mains attachées avec du fil de fer barbelé, ils subirent les plus inhumains et dégradants des interrogatoires, mais aucun ne parla, ne livra ou ne trahit ceux qui résistaient encore.

Ses sœurs, ces filles d'une étrange beauté, son frère cadet et ses parents furent systématiquement victimes d'agressions, de tabassages, de vols déguisés en cambriolages et ne cessèrent jamais de réclamer le corps du jeune combattant de La Moneda. Les parents moururent sans avoir obtenu de réponse.

Oscar Lagos Ríos, comme tous ceux du GAP et tous ceux qui tombèrent en résistant jusqu'à la fin de la dictature, défendirent la légalité et la Constitution de la République du Chili. Ils défendirent le droit sacré de se rebeller contre la tyrannie. Ils affirmèrent que si lutter contre le tyran faisait d'eux des coupables, ils assumaient cette culpabilité avec fierté. D'autres, en revanche, préférèrent négocier avec le

tyran, au mépris des hommes dignes, des jeunes gens courageux qui depuis le jour du coup d'État jusqu'à la fin de la dictature ne laissèrent jamais le despote dormir en paix. On écrira un jour la véritable histoire de ces années-là et les braves seront nommés.

Les biographies des hommes conséquents sont souvent brèves. Plus encore s'il s'agit d'hommes jeunes et humbles dont la générosité et le dévouement furent les seules richesses. Aujourd'hui, trente ans après la tragédie, camarade lectrice, camarade lecteur, tu connais maintenant l'histoire d'un jeune combattant. Quand tu entendras ou liras cet étrange sigle, GAP, souviens-toi qu'Oscar Lagos Ríos fut l'un d'entre eux et que tous furent comme lui.

BIBLIOTHÈQUE HISPANIQUE

José Manuel FAJARDO
Les Imposteurs
Les Démons à ma porte

José Angel MAÑAS
Je suis un écrivain frustré
La Ville disjonktée

Rosa MONTERO
Le Territoire des Barbares

Manuel RIVAS
En sauvage compagnie

Maria Mercè ROCA
Basse saison
Les Escaliers de Port-Bou
Un temps pour perdre

José Luis SAMPEDRO
Le Fleuve qui nous emporte
Le Sourire étrusque

Maruja TORRES
Une chaleur si proche
Tant que nous vivons

*Cet ouvrage a été composé par
Atlant'Communication
aux Sables-d'Olonne (Vendée)*

Impression réalisée sur CAMERON par

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juin 2003*

N° d'édition: 1663001 – N° d'impression:
Dépôt légal: août 2003

Imprimé en France